

entrer, dites-lui que personne n'habite plus ici, que tous les amants sont morts et que la maison n'est plus qu'une coquille vide.

## VIII

### *L'amour filial*

*Morceau pour anthologies.*

Le cadavre de ma mère est assis sur le sofa du salon.

Elle a les yeux mi-clos. J'avais pensé à lui fermer les paupières, mais je ne pus me résoudre à la toucher. Elle avait toujours eu horreur de cela. La lampe posée sur une table basse à côté d'elle ne fait plus briller son regard. Elle sourit. Elle avait bu son porto et attendait en me parlant qu'on annonçât le dîner, quand elle fut interrompue. Sans doute une idée fine lui était venue à l'esprit, son sourire ne m'était pas destiné, ma mère ne souriait jamais qu'à soi-même. En fille attentive, j'attendais qu'elle formulât sa pensée. Depuis qu'elle avait vieilli, il arrivait que les mots lui résistassent et si sa répartie était toujours percutante, elle se construisait plus lentement. J'avais suspendu ma pensée pendant qu'elle préparait ses paroles, les lèvres entrouvertes, jouissant déjà de ma surprise heureuse quand je l'entendrais. L'attente me possédait tout entière mais comme j'ai toujours été une enfant docile, je ne m'impatiençais pas. Je vis fort bien sa main gauche qui était posée sur l'accoudoir se

détendre et glisser le long de sa cuisse et ne m'en inquiétai pas car je savais que quand ma mère se concentrait profondément il pouvait arriver qu'elle oubliât sa mise en scène et laissât un geste se dérouler au hasard, fût-ce sans grâce. Elle en était vexée. Mon devoir était de respecter sa pudeur et de détourner mon regard. Sa main resta ouverte sur la cuisse, paume en l'air. Elle détestait que ses attitudes n'eussent pas de sens et celle-ci me gênait beaucoup, elle donnait une impression de désordre. J'étais sûre que dès qu'elle aurait trouvé l'agence-ment de mots qui lui convenait, elle reprendrait le gouvernement de sa main et je me demandais si elle la ramènerait nonchalamment sur l'accoudoir ou si elle la dresserait, les doigts en semi-tension désignant quelque objet – qu'il fût l'objet imaginaire dont elle me parlerait ou un objet réel sur lequel elle désirerait attirer mon attention. Il me sembla que le temps de réflexion était fort long et je me dis avec inquiétude qu'elle avait peut-être franchi un nouveau palier vers cette dislocation de soi qui faisait le médecin hocher sinistrement la tête. Je m'attachai à garder le regard détourné. Une ou deux fois déjà elle avait eu de ces brèves absences : au retour j'avais vu son coup d'œil sagace et scrutateur, pour ne pas la blesser, j'avais pris un air distrait. Ma mère était une femme coquette et l'âge ne lui avait laissé que son âme à parer, elle la soignait d'autant plus jalousement. Elle était épouvantée par les pertes de mémoire, par les mots qui se chevauchent, passent en désordre ou n'arrivent pas. Elle surveillait sa syntaxe comme

elle avait fait sa ligne, en ennemie à qui il ne faut rien passer. Assise parmi les coussins de velours, immobile : je croyais qu'elle avait un instant d'égarement, elle avait cessé de vivre.

Je mis plusieurs minutes à me rendre compte qu'elle ne respirait plus. Elle était dans une immobilité profonde, la main ne se refermait pas, le sourire esquissé se figeait. Des mots se mirent à résonner dans ma tête, répétés à l'infini, miroirs parallèles où le sens se détruisait puis renaissait malgré moi : *il me semble qu'elle est morte*, leur rythme créait un temps particulier, une boucle où l'étonnement croissait et retombait interminablement. Puis le sens pratique que ma mère m'avait appris à cultiver reprit son pouvoir sur moi et je me dis qu'à la cuisine, on devait se poser des questions. Je résolus de m'y rendre et d'informer les domestiques qu'ils pouvaient se retirer, qu'il n'y aurait pas de dîner ce soir. Ils avaient l'habitude de ses caprices et de ma docilité, ils ne firent pas de commentaires. Après quoi, je retournai prendre ma place au salon. Il y eut quelques bruits de vaisselle, des tintements de verre et d'argenterie qu'on range, des rires étouffés, puis on ferma les portes et le silence s'installa.

Il y avait quarante ans que ma mère habitait ce grand appartement. J'y suis née. Elle le faisait régulièrement repeindre dans les mêmes tons gris perle accordés aux gris des rideaux de velours. On n'y voit que des meubles d'ébène, car elle ne supportait aucun autre bois, sauf pour les Boule, et des tableaux du XIX<sup>e</sup> siècle dont elle avait peu à peu

constitué une fort belle collection. Il y a un Manzoni et des Laurens dans le salon. Son goût allait aux scènes de genre, elle voulait que le satin et les cheveux fussent bien rendus. Elle disait que le plus grand bonheur de sa vie avait été la découverte d'un Meissonier dans une salle de ventes de province. Tous les soirs, en allant dîner, elle s'arrêtait devant lui un instant, le regardait avec émotion et approuvait son choix. Les petits projecteurs qu'on place sous les tableaux pour les éclairer lui faisaient horreur – il y a des gens qui arrangent leur maison comme on fait les musées ! – mais il fallait beaucoup de lumière pour mettre la peinture en valeur et elle avait fait installer un immense lustre de cristal et une dizaine de lampes sur les tables basses. C'est l'une d'elles, posée à ses côtés, qui allumait cet éclat dans ses yeux de morte. Elle ne portait jamais de noir, dont elle disait qu'elle aurait l'air, ayant cessé d'être belle, de porter son propre deuil, ni de couleurs claires qui ne lui paraissaient pas de nature à flatter son teint, mais des robes grenat, vert bouteille ou d'un violet très profond : ce soir c'était de la soie sauvage aubergine. Un col montant cachait son cou et de longues manchettes ses mains. Ma mère, en vieillissant, était devenue très maigre et on peut supposer que la peau de son corps était flétrie. La chirurgie esthétique avait préservé son visage et un coiffeur habile assurait la couleur de ses cheveux. Il ne lui avait jamais paru nécessaire que je connusse son âge, je savais seulement que je n'étais pas un enfant de sa jeunesse, je me disais qu'elle devait avoir passé les quatre-vingts ans :

même la lumière puissante du salon ne dénonçait rien. Maintenant qu'elle était morte, il se pouvait que j'eusse à examiner ses papiers et cette perspective me déplaisait. Elle m'avait montré quel tiroir du grand secrétaire laqué dans le genre japonais les contenait : elle n'en retirait jamais la clef, tout juste tournée dans la serrure, tellement elle était sûre que personne – et certes pas moi ! – n'enfreindrait ses ordres. C'était une femme à qui on obéit.

– Toutes mes dispositions sont prises, m'avait-elle dit, ma fortune est organisée pour durer au-delà de moi, tu n'auras à intervenir d'aucune façon. Il suffira que tu ne modifies rien et tu vivras dans l'aisance. Je craindrais tes initiatives, aussi me suis-je arrangée pour qu'elles ne soient pas nécessaires.

Je sentis une grande vague de tranquillité se déployer en moi, je me dis que j'étais encore jeune et que je n'aurais qu'à suivre les instructions de ma mère pour être riche. Depuis longtemps j'avais compris que, pour mon malheur, je partageais certains de ses goûts sans avoir ses talents. Elle avait voulu m'apprendre l'indépendance : cela avait fait de moi une femme qui gagne médiocrement sa vie. Certes je payais le loyer de mon logis et je me nourrissais à condition de ne pas manger trop souvent de viande, mais je n'avais pas de Manzoni. Je possédais quelques économies, où ma mère maniait des capitaux. J'ignorais tout à fait comment on bâtit une fortune, ce qui ne me paraissait pas important puisque ma mère l'avait su. C'est sans doute une chose habituelle qu'une génération énergique produise des âmes passives.

Je regardais ma mère assise sur son canapé et la phrase inachevée résonnait encore en moi : je ne connaîtrais jamais les mots qu'elle n'avait pas eu le temps de prononcer. Je fis plusieurs fois le tour de l'appartement, je contemplai longuement le Meissonier et le Manzoni, les commodes Boule, la pendule aux nègres, tous les biens que désormais je possédais : je cherchais à les préférer aux paroles que je n'avais pas reçues et qui laissaient en moi un vide brûlant. Ma mère n'avait préféré aux objets que ses paroles et j'avais, depuis ma naissance, été son auditeur le plus attentif.

J'étais arrivée après sa beauté. J'étais destinée à l'admirer, tâche dont je me suis toujours acquittée avec soin, car elle m'avait élevée dans le respect du devoir filial. Je n'eus jamais d'autre projet pour moi-même que de lui obéir. Elle m'avait dit :

– Après ma mort, tu ne toucheras à rien.

À neuf heures, après une réflexion méticuleuse, j'appelai son médecin habituel. Il me déplaisait profondément que quiconque la vît dans l'état où elle était, mais je savais que certaines formalités étaient obligatoires. Je pris le téléphone et dis d'une voix tremblante que ma mère ne bougeait plus, ne parlait plus et qu'il ne semblait pas qu'elle respirât. Il me répondit de ne pas m'affoler et qu'il serait là dans les dix minutes. En attendant, il me conseillait de la dégrafer et de l'étendre. Il n'était pas question que je modifiassse sa position ni que je touchasse à sa toilette, aussi me fis-je, au moment de lui ouvrir la porte, une mine d'épouvante et d'inefficacité. Il se dirigea, l'air affairé, vers la chambre à coucher.

– Non, dis-je, elle est au salon.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! soupira-t-il dès qu'il la vit, et il resta planté devant elle en hochant la tête.

Aucun doute ne le traversa, il ne sortit même pas son stéthoscope et ne prit pas son pouls, ce qui me rassura car je craignais que la peau fût déjà tout à fait froide.

J'étais restée derrière lui, manifestement tremblante et discrètement attentive. Il marmonna des choses confuses, se pencha suffisamment pour bien voir le visage légèrement incliné et effleura quand même la joue d'un doigt furtif.

– Ma pauvre enfant, dit-il en se redressant, tout est fini.

Il convenait que je marquasse la surprise. J'inspirai profondément, fermai les yeux une seconde et ne dis pas un mot. La mimique devait être adéquate, il prit un air de compassion.

– Je vous présente mes sincères condoléances.

J'inclinai un peu la tête, avec une sobre dignité.

Il regarda autour de lui et vit le secrétaire dont l'abattant était toujours ouvert. Il y alla, attira une chaise et s'assit en posant sa serviette sur la fragile tablette. Je frémis.

Ma mère tenait les secrétaires pour des meubles absurdes : ils sont faits pour qu'on y écrive, mais le poids des coudes pourrait les casser et ils sont toujours plus beaux quand on les laisse ouverts. Aussi ne le fermait-elle jamais et elle avait horreur qu'on l'approchât. J'eus un sursaut en voyant le médecin s'y installer comme à une table ordinaire.

Certes, elle eût empêché cela par quelque réflexion acerbe : hélas ! je n'ai jamais eu sa force de caractère, il ne me vint rien à l'esprit. Elle attribuait mes timidités à l'influence regrettable de mon hérédité paternelle et déplorait qu'une femme ne pût pas faire ses enfants par parthénogénèse, sûre que sans les gênes de mon père j'aurais eu plus de vigueur morale.

Le médecin sortit des papiers de sa serviette, choisit un formulaire et se mit à certifier, dans les formes légales, que ma mère venait de mourir de mort naturelle. Il me demanda si j'avais idée de l'heure où la chose s'était produite, je dis qu'elle avait arrêté de parler à neuf heures moins le quart. Je savais que je mentais, sans doute d'une heure, mais je ne voulais pas qu'il s'interrogeât. J'avais terriblement tardé à l'appeler et je m'en gourmandais, sachant que dans les situations aiguës il faut aller vite.

Il signa, cacheta et je fus officiellement orpheline.

– Elle a eu une belle mort, me dit-il, et qui était bien dans son caractère. Elle n'a jamais été femme à traîner, elle expédiait tout avec promptitude. À quoi servent les longues agonies, je vous le demande ? Mais c'est un choc pour les proches.

C'était un homme qui, à l'inverse de moi, connaissait à fond la liste des choses qu'il convient de dire en toutes circonstances.

Il me regarda alors d'un air attentif. Comme je me savais coupable, je sentis que j'allais rougir. Je me dis que, s'il était arrivé que ma mère lui parlât de moi, il ne s'en étonnerait pas, car elle me

décrivait aux autres de la même façon qu'à moi-même, comme une femme incapable d'acquérir les manières du monde. Mais ne l'eût-elle pas fait, j'étais éloquente à voir : mon chemisier de Prisunic au col bien boutonné et ma jupe plissée grise me donnaient à connaître au premier regard. Il était dans mon personnage de rougir si j'étais l'objet d'une attention soutenue, je ne surprenais que si cela n'arrivait pas. Ma mère me fit savoir très tôt que j'avais le cheveu terne, un port timide et les pieds plats. Les dénégations obstinées de l'orthopédiste ne la convainquirent jamais, elle soutenait que les pieds plats sont une affaire morale et que je n'avais, de toute évidence, pas de cambrure. Je me laissai donc rougir à loisir sous le regard du médecin, il eut l'air embarrassé, je vis le moment où il trébucherait en se relevant de la chaise, mais tout se passa bien, il me tendit le certificat et referma sa serviette.

– Il faudra porter cela à l'hôtel de ville.

– Je sais, dis-je, pensant que je ne devais pas charger mon jeu et marquer un excès de désarroi, il croirait que son devoir était de se porter à mon secours.

Et là, l'esprit tout occupé par la nécessité de doser correctement mon attitude, je fis une chose incroyable : j'approchai du secrétaire et en relevai l'abattant.

J'en eus le souffle coupé. Je me sentis basculer et, pendant un instant effroyable, je connus que ma mère était morte. Jamais je n'avais fait un geste qu'elle désapprouvait sans qu'il fût aussitôt remarqué et critiqué avec précision, et voilà que je refermais

le secrétaire, contrevenant à toutes ses instructions. Voulant qu'il restât ouvert et qu'on ne le lui cassât pas, ma mère interdisait qu'on l'approchât, j'avais souvent vu des gens sursauter à sa voix autoritaire qui ordonnait de s'écarter. Et moi je n'avais rien dit, je le refermais sans avoir réfléchi, sans avoir formé un choix conscient, juste pour éviter d'avoir à formuler une interdiction ! Or je décidais cependant ainsi d'occuper une autre position que celle où ma mère s'était mise ! À peine était-elle morte depuis une heure, et depuis trois minutes déclarée décédée, je lui désobéissais, moi qui avais mis ma fierté à être docile ! J'avais cru être faite selon ses lois : à la première distraction, j'en enfrenais une. L'empreinte n'était donc pas plus forte que cela ? N'étais-je qu'une apparence de docilité et sous un vernis fragile verrais-je se dessiner une femme rebelle, insoumise et qui pensait par soi-même ? Je me sentis comme traversée par un vent glacial.

Le médecin ne remarqua rien, pas même le geste interdit. Probablement ma mère ne le recevait pas dans le salon et il ne connaissait pas ses habitudes. Je désirais ardemment rabattre la tablette, mais je m'en abstins pour ne pas sembler incohérente.

Il eut quelques paroles confuses où j'entendis le mot funérailles.

– Ma mère m'a dit qu'elle avait pris des dispositions très précises, je suivrai ses volontés dès que j'en aurai pris connaissance.

– C'est parfait, dit-il, c'est parfait.

Je souhaitais qu'il partît et je voyais bien qu'il était retenu par quelque obscur scrupule. Je n'ai

qu'une pauvre connaissance du monde, mais j'ai beaucoup lu et cela peut compenser la faible pratique de la réalité. Je me rendis compte qu'il ne savait pas comment quitter cette fille qui restait seule avec un cadavre. Je pris les devants, le guidai vers la porte en expliquant que j'avais des coups de téléphone à donner et que, pour cela, j'irais chez une voisine obligeante qui aurait certainement à cœur de me donner l'hospitalité. Pensait-il qu'il fût séant de laisser ma mère seule un moment ? Il affirma que oui, que la vie continue et sembla très soulagé. Je lui tendis la main en disant que je devais préparer quelques effets. Il se retira.

Je n'allai évidemment chez aucune voisine, mais il est vrai que j'avais des dispositions compliquées à prendre. Je retournai au secrétaire, je savais exactement où trouver ce qu'il me fallait. Si ma mère n'avait jamais été une femme hésitante, elle avait aimé jouer avec les projets et je l'avais plus d'une fois vu prolonger le jeu jusqu'à l'extrême limite. Ainsi, elle s'était plu à rêver de se faire enterrer à Lantier, le village de sa naissance, et aussi dans le beau cimetière de Lisseweghe où se trouvaient ses ancêtres maternels. Elle avait échangé des courriers avec les pompes funèbres des deux endroits, en leur relatant comment elle balançait entre les deux décisions, de sorte qu'aucun ne serait surpris par l'intervention de l'autre. À dix heures, tout était réglé et je pus retourner m'asseoir devant elle.

Quand je dis que je suis arrivée après sa beauté, ce n'est pas une image, c'est une description des événements. Elle n'entendait pas me la passer et en

resta toujours la gardienne attentive. Le moment venu où les plaisirs qu'elle en tirait allaient décroître, il lui sembla que son nouvel état s'accommoderait bien de la maternité. Elle épousa un bel homme, de bonne naissance, qui pourrait transmettre à l'enfant qu'elle en aurait un nom de bonne qualité : pour la fortune, elle y pourvoirait. Elle avait formé le projet d'avoir une fille : on voit comme, d'emblée, j'étais soumise à ses vœux. Après la cérémonie de mariage et la procréation, elle ne garda pas longtemps le mari qui avait rempli son office. Il fut envoyé dans les Ardennes pour y surveiller l'exploitation des forêts qui sont à présent les miennes et y mourut quand j'avais douze ans. Avant quoi, je le voyais tous les mois : le chauffeur me conduisait là-bas pour l'heure du goûter, mon père me faisait faire le tour du jardin et me montrait l'état des fleurs, après quoi on me ramenait en ville.

Elle fut une excellente mère, ce qui n'étonna pas ceux qui la connaissaient, elle faisait tout en perfection. Je suis née à une époque où les pédiatres prônaient le biberon toutes les trois heures, sans dérogation ; elle haussa les épaules en disant que si l'humanité avait atteint le <sup>xx</sup>e siècle sans horloge, sa fille mangerait quand elle avait faim, ni avant, ni après. Dix ans plus tard, on l'admirait et elle souriait en disant qu'elle avait toujours eu le sens de l'avant-garde – en effet, elle avait acheté du Napoléon III quand tout le monde en était encore au Louis XVI – et qu'il n'y a pas de mérite à ne pas donner dans une sottise. Je fus donc nourrie à mon

gré et devins propre quand il me convenait. On lui prédisait qu'elle me gâterait le caractère, mais il semble que je tins à la soutenir devant ses détracteurs car je devins une enfant parfaite. Je fus ravissante jusqu'à la puberté, très bonne élève, aimable, prévenante, joyeuse, une petite fille de conte de fées, la gloire des méthodes modernes, et on s'inclina devant la supériorité de ma mère. C'est quand il eût fallu que j'acquiesse une personnalité propre que j'achoppai, on m'excusa sur le manque de caractère de mon père. Je fus première de classe jusqu'à douze ans, puis deuxième et quinzième : j'étudiais beaucoup et ne comprenais plus. Tout m'était comme un peu voilé. On me mena chez l'oculiste, ma vue était bonne, la myopie était dans l'âme.

Depuis le moment où ma mère est morte, ce voile est levé. Il n'en serait pas autrement si j'avais toujours vécu dans le brouillard et que tout à coup le ciel se dégageât : ma vue est claire, l'horizon net, je sais avec exactitude ce que j'ai à faire, les questions arrivent suivies de réponses judicieuses. Ma compagnie me devient agréable.

Le lendemain matin, je congédiai les domestiques avec trois mois de salaire, sans leur donner d'explication. Je voyais bien qu'ils en désiraient, mais ils n'osèrent rien dire : ma mère ayant toujours été tyrannique, ils trouvaient sans doute naturel que je le devinsse en lui succédant. Aucun n'était là depuis longtemps : l'idée de vieux serviteurs attachés à sa personne ne convenait pas à ma mère qui voulait être servie à son gré mais ne se souciait pas d'être aimée.

À midi, les gens de Lisseweghe arrivèrent avec le cercueil d'ébène à poignées d'argent qu'elle avait choisi. Je le fis porter dans une des chambres et les payai sur-le-champ en liquide, elle m'avait toujours dit que les paiements rapides distraient les crédi-teurs des interrogations gênantes. Je savais où trou-ver l'argent, elle m'avait montré les coffres-forts de l'appartement et fait apprendre leurs chiffres car elle avait une confiance absolue en moi et pensait que je devais être au courant de ces choses-là. J'avais donc plusieurs centaines de milliers de francs sous la main, sans quoi je n'aurais pas pu exécuter mon plan. Dès que je fus seule, j'entrepris de préparer le cercueil. Je confectionnai une sorte de grande poupée de tissu, que je bourrai de vêtements bien tassés, à concurrence exacte de son poids, et l'installai avec soin sur le satin blanc, puis vissai le couvercle. À la fin de l'après-midi tout était prêt, je pus retourner m'asseoir au salon, devant elle.

Ma mère n'avait jamais imaginé que je pusse plaîre. Quand je lui présentai Jean d'abord, René quelques années plus tard, elle hocha la tête avec indulgence et les invita à dîner, avec caviar à la louche, homards à profusion et ortolans apportés par avion du Midi, le tout servi par des valets en livrée sous l'œil attentif du maître d'hôtel. Elle était sûre qu'on ne les verrait pas longtemps et que l'amour pour moi ne se maintiendrait pas au-delà de la visite à l'appartement.

— Ces jeunes gens doivent savoir qui tu es en réalité.

Le lendemain au bureau, Jean, puis René, me faisaient de petits sourires embarrassés.

J'avais vingt ans quand elle décida que j'irais vivre seule. Elle me versa une pension pendant que j'achevais — péniblement, mais elle ne semblait jamais m'en tenir rigueur — ma brève scolarité, puis j'appris à vivre de ce que je gagnais. C'est une étude à quoi je fus très assidue, et j'y réussissais mieux qu'à l'école. Toutes les semaines, j'étais conviée à dîner : la nourriture était toujours exquise et abondante, mais j'avais dû m'habituer à manger peu et je regardais à regret les plats à demi pleins quitter la table. Il me vint parfois l'idée inconvenante de jeter une cuisse de poulet dans mon sac à main, ce que j'étais déjà gênée d'imaginer car il me semblait que je n'aurais pas survécu à un acte aussi déshonorant. Et puis, je connaissais bien ma mère et la rapidité de son coup d'œil : le risque était trop grand. Parfois, quand je m'en allais, elle me faisait remettre un petit paquet que la cuisinière avait soigneusement emballé : deux tranches de foie gras, un œuf en gelée. Cela me permettait d'économiser cent grammes de salami, je déposais la somme dans l'enveloppe que je lui confiais à la fin du mois. Elle plaçait mon argent et le faisait fructifier.

Les pompes funèbres de Lantier arrivèrent le deuxième jour et emportèrent le cercueil. Je leur avais dit que la toilette funéraire et la mise en bière avaient été faites par Lisseweghe, et de toute manière les deux entreprises étaient payées pour un enterrement complet, en n'accomplissant qu'une moitié de la tâche. Ils m'apportaient les faire-part,

qui ne seraient envoyés qu'après la cérémonie à laquelle j'avais expliqué que je n'assisterais pas, par respect pour les volontés de ma mère. Aucun étonnement ne fut manifesté et ils se retirèrent après avoir exprimé leurs sincères condoléances.

J'écrivis à mon patron pour donner ma démission et fis la liste des formalités que j'aurais à remplir : le notaire, l'hôtel de ville et la banque. Rien de tout cela ne devait me créer la moindre difficulté. J'ajoutai une visite à la bibliothèque de la faculté de médecine pour affronter adéquatement ce qui m'attendait.

L'odeur commença le troisième jour. Dès mon retour de la bibliothèque, j'avais allumé un grand feu dans la cheminée, que j'allais entretenir assidûment pendant deux ou trois mois pour obtenir le milieu sec, chaud et bien ventilé qui favorise la momification. L'appartement de ma mère occupe tout le dernier étage d'un grand immeuble, je n'avais donc pas à craindre les voisins qui, pour autant qu'ils la connussent, devaient être habitués à ses excentricités. J'étais allée à la cave vérifier la provision de bois à brûler, elle était encore plus importante que je ne croyais. Je comptais sur la puissance du tirage pour rendre le grand salon fréquentable, mais je m'étais illusionnée et la puanteur devint vite effroyable. À peine si je pouvais la supporter, et j'ai dit à quel point tout ce qui me vient de ma mère m'est précieux. Je calfeutrai soigneusement les portes et les fenêtres pour éviter qu'elle ne se répande dans le quartier, comptant que ce qui partait par la cheminée se dissiperait

suffisamment vite pour ne pas me dénoncer. Ma mère toujours si délicieusement parfumée devint une terreur pour les narines, mais ce n'était qu'un mauvais moment à passer, j'attendais le squelette. Je me confectionnai une sorte de masque avec du carton et de l'ouate, cela n'arrêtait qu'une partie de la pestilence et je suffoquais vite, car j'aime à respirer librement. Je fus obligée de me résigner. D'abord, je crus judicieux de ne rester dans le salon que pour les soins que j'avais à lui rendre. Comme mon système de ventilation était efficace, les autres parties de l'appartement restaient fréquentables, mais je me rendis compte que je n'y gagnais rien : en sortant du salon je désadaptais mes cellules olfactives, et les retours étaient terribles. Je fis donc le choix de la quitter le moins possible ce qui, en vérité, correspondait à mes vœux. Bientôt ma crainte ne fut plus d'y revenir mais d'avoir à m'en éloigner. L'air, dehors, était si léger, si délicat, que j'en avais les larmes aux yeux. Par moments je me sentais comme exilée du monde, enfermée avec ma mère, j'aspirais au moment où je pourrais rouvrir les fenêtres.

Mes activités étaient nombreuses, mais elles me laissaient l'esprit libre et je réfléchissais beaucoup. Je n'avais jamais su grand-chose de ma mère. Elle était si occupée qu'elle n'avait jamais le temps de me parler ni d'elle-même, ni de sa vie. Depuis des années, je ne l'avais plus vue qu'entre deux portes ou en dînant, quand la présence des domestiques interdisait les conversations intimes. J'ai deviné, par-ci, par-là, des détails, mais elle était discrète et

moi respectueuse. Je ne sais pas si elle avait des amours. Elle ne sortait pas seule, toujours un homme venait la chercher, rarement le même. Après ma courte adolescence, elle cessa de m'inviter à ses réceptions, de sorte que je ne connaissais pas ses amis. Il advenait que des servantes bavardes me disent :

– Hier soir, il y a eu cent personnes.

Mais qui était-ce ? J'avais envoyé des faire-part à toutes les adresses de son carnet, qui étaient nombreuses, et je reçus une grande quantité de lettres de condoléances, comme je m'y attendais, mais je ne sais toujours rien sur ces gens qui déclarèrent, si sincèrement, partager mon chagrin. Personne ne sembla surpris par l'existence d'une fille, alors que depuis plus de vingt ans on ne m'avait plus vue à ses côtés.

– Votre mère était très admirée, m'a dit le notaire.

Quand toutes mes tâches étaient achevées, je m'asseyais devant elle et je rêvais librement, le plus souvent je tentais d'imaginer mon avenir. Il me vint plusieurs versions : je pouvais, quand tout serait en ordre, aller vivre dans les Ardennes pour y gérer moi-même le domaine, il suffirait que je revienne une fois par mois prendre soin de l'appartement et de ma mère. Je monte fort bien à cheval : je parcourrais, comme mon père avait fait, les champs et les forêts pour surveiller l'exploitation. Je galoperais rapide à travers les labours gelés de l'hiver, j'entrerais dans les cours de ferme, les femmes quitteraient la cuisine pour me voir et resteraient,

timides, sur le seuil de la maison pendant que les hommes se découvriraient et s'inclineraient respectueusement en attendant mes ordres. Au passage, je caresserais une tête d'enfant. Je serais royale et clémentine, mais on me craindrait car je serais aussi juste et sévère.

Je prenais beaucoup de plaisir à ces imageries enfantines, à quoi, petite fille, je ne m'étais jamais livrée car je ne me rendais pas compte qu'un jour je posséderais les terres et les bois. À d'autres moments, je me disais que je préférerais peut-être une vie consacrée à l'étude ; maintenant que mon esprit était si clair, je sentais que je pourrais apprendre tout ce que je voulais. Du temps où je ne comprenais rien, j'avais une très grande assiduité au travail scolaire, je ne pensais pas que je l'avais perdue. Je ferais une licence, un doctorat, une carrière académique. Je deviendrais professeur, avec une sensibilité particulière pour les élèves en difficulté, j'aurais une manière si limpide d'expliquer les choses que l'esprit le plus embrumé verrait la clarté se répandre.

Je pouvais choisir le destin qui me plaisait, et même de me marier, mais comme je ne désirais pas avoir d'enfants je n'en voyais pas la nécessité. Je reprendrais la façon de vivre qui avait plu à ma mère, j'offrirais d'admirables réceptions où les femmes viendraient couvertes de diamants. Je ne porterais pas mes bijoux. Je laisserais, comme ma mère faisait, le collier de rubis au cou du Houdin et je pourrais – cette idée-là m'enchantait tout spécialement – acheter un buste de Siva et lui mettre

au bras les bracelets d'émeraude et de perles. Je ferais porter mes bijoux par des œuvres d'art et j'irai vêtue d'une simple robe de lin blanc. Où parle-t-on des reines qui vont sans parures, leurs esclaves les suivent couvertes d'ornements, elles ne sont adornées que de leur beauté? J'ai toujours veillé à ce que ma mère l'ignore, mais j'ai une superbe chevelure, longue et abondante, que depuis mon adolescence je poudre pour en masquer l'éclat. J'ai le genre de visage qu'une monture de lunettes dépare facilement et j'en porte toujours, mais les verres ne sont pas correcteurs car ma vue est restée excellente. Je pourrais, renonçant aux artifices, laisser paraître ma beauté naturelle que mes quarante ans n'ont pas attaquée: et qu'en ferais-je? Je n'ai pas de fille pour m'admirer et, après Jean et René, les hommes me donnent un peu d'agacement.

Et puis, tout cela m'aurait toujours fait quitter le salon, le Manzoni, ma mère assise sur le sofa et notre tête-à-tête. Je n'étais pas repue du spectacle qu'elle offrait. Le geste de sa main, suspendu pour l'éternité, me fascinait et je passais des heures à me demander comment elle l'aurait achevé. J'avais à mon service la panoplie de ses mouvements habituels, je les essayais: la main tendue qui désigne, ou dressée, les doigts en coupelle comme pour mieux y tenir les mots, le rapide coup de tranchet quand elle disait non, un petit envol d'aile qui accompagnait son rire, je les connaissais tous, j'aurais pu suivre son discours sur ses mains comme si j'étais sourde.

Ah! la douleur de ne jamais savoir!

Parfois j'étais tentée de penser à mon père, mais je sentais que c'eût été inconvenant devant le cadavre de ma mère. Elle n'aimait pas que l'on parlât de lui mais elle avait trop de délicatesse pour me l'interdire ouvertement, elle attendit patiemment que, la maturité venant, j'y renonce de moi-même. J'écartai donc l'importun.

Mais je fus plus d'une fois arrachée aux agréments de la rêverie. Si efficace que fût mon feu de bois, je n'évitai pas tout à fait une certaine liquéfaction et je vis des taches sombres s'étaler sur la soie sauvage. Ma mère se répandait dans sa robe. Pendant des heures, je tins le sèche-cheveux en action sur les points les plus attaqués et, quand le dessèchement fut acquis, j'eus les plus grandes difficultés à faire disparaître les taches. J'étais fort inquiète: les cheveux, quand le cuir chevelu serait décomposé, allaient-ils tomber en mèches éparses sur ses épaules et la belle coiffure se défaire? Je cherchai des solutions, essayai sur ma propre chevelure des laques particulièrement dures, sans arriver à en tirer des conclusions rassurantes. Il advint que l'anxiété fut la plus forte et que, quasiment malgré moi, je tendis la main et pris une mèche entre les doigts pour voir où en étaient les choses. La mèche ne se détacha pas mais je vis le mouvement se répercuter sur toute la tête. Cela me parut incompréhensible et, sous l'effet de l'étonnement, je répétais une traction, légère bien sûr!, car j'étais prudente. Je vis de nouveau le frémissement de toute la chevelure et la compréhension s'abattit sur moi: ma mère portait perruque! L'abondante

chevelure noire n'était plus la sienne ! L'épouvante me gagna et je reculai. Elle n'aurait jamais admis qu'on sût cela ! Je n'avais lu ni les paquets de lettres ni les journaux intimes que j'avais trouvés dans le secrétaire, j'avais tout brûlé : ma discrétion était cependant trahie, j'apprenais ce qu'elle ne voulait pas que je connusse. L'émotion me coupa le souffle, à peine si j'eus la force de reculer jusqu'au siège le plus proche. Je fus très lente à recouvrer le gouvernement de mes pensées, une tempête me traversait, un vent sauvage qui soulevait les voiles les plus opaques et malgré moi je fus sur le point de comprendre les choses interdites. Des mots qu'elle avait dits, des gestes qu'elle avait faits menaçaient de se rejoindre et de prendre du sens. Ce fut une lutte terrible, ma mémoire implacable me livrait des souvenirs dont je ne voulais pas, j'allais découvrir ma mère, déchiffrer ses secrets, lire dans son âme. Je chancelai sous l'ouragan, emportée, violée, déchiquetée par mon propre savoir. Je luttais pied à pied, obturant mes pensées, m'assourdissant comme je pouvais. Je crois que je vacillai des heures sur ma chaise. Quand je repris le pouvoir, il faisait nuit et le feu était éteint. Je me hâtai de le rallumer. Pendant que le petit bois s'enflammait, je fis prudemment le tour de mon monde intérieur. Le calme régnait. Je n'y vis que les pensées que je consentais à accueillir. Je revins donc vers les cheveux et les examinai longuement : rien n'avait bougé. De toute évidence, ma mère qui tenait toujours à la bonne qualité des choses ne portait pas une perruque mal façonnée. Le support

des cheveux artificiels n'était pas plus altéré que la soie de la robe par ce qui se passait en dessous. Il n'était pas nécessaire que je touchasse à quoi que ce fût. J'avais craint de devoir retirer la chevelure pour m'informer, c'était inutile. Je respirai plus librement et allai disposer des bûches dans la cheminée.

Ce fut la plus rude alerte.

Maintenant le grand mouvement de la putréfaction est terminé, ma mère est sèche et inodore. Je l'époussette soigneusement tous les jours, je ne veux pas que la belle soie de la robe se ternisse ni que la chevelure lustrée perde son éclat. C'est un travail très délicat, pour lequel j'utilise un blaireau souple, à manche d'ivoire, dont je ne me demande jamais ce qu'il faisait parmi ses biens. Quand on montre des images de cadavres dans les films d'horreur ou dans les dessins romantiques, ils sont habillés de toiles d'araignée et de poussière, parfois on les voit qui vacillent et se disloquent, c'est alors qu'ils effrayent, ils font mesurer le passage du temps qui parle à chacun de sa propre mort. Je ne souhaite pas que ma mère effraie. La soie aubergine n'a rien qui épouvante, mais j'ai quelque difficulté à lui garder sa beauté.

Ma mère a changé de couleur : sa peau jadis fine et pâle est devenue comme un cuir bien tanné. La lampe n'allume plus d'étincelle dans ses orbites creuses, elle continue cependant à offrir au regard un spectacle parfait. Elle est une œuvre d'art à quoi la mort a mis le point final.

Je suis devenue propriétaire de ma mère. J'ai toujours su que je le serais de ses biens, mais je n'avais pas conçu que la mort pût me la livrer. Elle m'appartient. Je tourne autour d'elle et je l'admire. Je la préfère au Manzoni. Je règne sur elle. Je m'étais entièrement vouée à sa satisfaction, je n'avais jamais consulté que ses désirs, faisant de moi l'instrument de sa volonté. Je n'avais pas imaginé prendre ainsi possession d'elle et me voici assise, la contemplant possédée et constatant le destin admirable qui me la livre.

J'ai donc trouvé le projet d'avenir qui me sied : je vais passer le restant de mes jours à la regarder. Jadis, je ne pouvais jamais me gorger de sa présence, à cause de ses obligations qui étaient si nombreuses. La voici à ma disposition. Je resterai ici, ne sortant que pour les nécessités absolues, comme de m'approvisionner en diverses choses. Tant que ma santé sera bonne, il n'y aura que la poste, la banque et le grand magasin le plus proche pour m'écarter d'elle. Je vivrai assise devant le cadavre de ma mère assise, jouissant infiniment de sa présence. Le temps passera, je vieillirai. Un jour, je mourrai. J'ai de longues années pour réfléchir aux dispositions qu'il faudra prendre et qui seront sans doute nombreuses et compliquées, mais je connais mon destin : je mourrai assise devant elle, dans ma plus belle robe, et nous serons face à face pour l'éternité.

## IX

### *Le cri*

*Et l'unique cordeau des trompettes marines* résonne encore en moi. Je suis debout à la pointe de l'île et je tremble de douleur. J'ai entendu la voix qui montait des grands fonds marins, peut-être avait-elle traversé l'univers depuis les plus lointaines étoiles, elle avait parcouru tous les temps qui se sont écoulés, elle portait la trace de la première nuit, elle avait voyagé à travers l'immensité pour trouver une âme qui l'écoute et je me suis redressée, élue entre toutes, j'ai ouvert les bras, j'ai ouvert tout mon corps qu'elle a pénétré d'un seul coup, je suis devenue le lieu même qu'elle cherchait de toute éternité, nous nous sommes fondues l'une dans l'autre, j'ai connu l'appartenance absolue, j'étais elle, elle était moi, pendant l'intervalle effroyablement court entre avant et après je suis devenue l'évidence, l'incontestable, l'affirmation définitive, mais elle ne s'est pas arrêtée, peut-être l'avais-je déçue ou devait-elle poursuivre sa route car je me suis retrouvée vide. Le silence a repris son empire et j'écoute, malade de manque, rongée par l'espoir comme par un cancer, des trous s'ouvrent en moi, je suis en état d'hémorragie interne et je vais mourir noyée dans mon sang. On